

Laure-Reine AVENEL

LA HURLANTE

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-1080-3

© Laure-Reine AVENEL

Illustration couverture : Pierre AVENEL (Dessin à la plume)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Laure-Reine Avenel a publié chez Bookelis :

- *La complainte des Varous*, suivi de *Prélude en mineur pour une mouette* (2015)
- *La préférée* (2019)
- *Le bal des ogresses* (2021)
- *Eaux troubles* (2022)

Trilogie réunissant Pauline et Adrien :

- *Vladimir, mon amour* (2016)
- *Une danse pour Isora* (2017)
- *La poupée d'Aglaé ne chante plus.* (2018)

Co-écrit avec Pierre Olivier :

- *Le grand voyage.* (2015)

A Pierre Avenel, mon frère.

Lors d'une promenade en hiver à Saint-Jouin-Bruneval, village typique de notre Pays de Caux du bord de mer, je suis tombée en extase devant cette magnifique et vaste demeure laissée à l'abandon depuis quelques décennies, propriété appelée « Le clos des fées ».

C'est de là que tout a commencé...

L'histoire romanesque, dramatique et fantastique de Catherine de Saint Fiacre dite « La Hurlante ».

J'ai connu il y a bien longtemps, à une époque où mes cheveux étaient encore couleur de jais, une femme mi louve, mi dragon... On disait d'elle « ... qu'elle aurait fait battre les montagnes..... »

Théodore VOLNER - 1912

PROLOGUE

Jadis, j'aimais tant remonter ce sentier bordé d'hortensias. Leurs têtes moutonneuses roses et violettes mélangées aux massifs de lauriers et de buis se dressaient comme un rempart de verdure aux senteurs enivrantes, une invitation au pays de mes illusions... Et quand j'arrivais au bout de ce sentier, ma demeure si belle et si fière surgissait à l'horizon comme une apparition, me comblant d'un bonheur irrationnel qu'aucun homme, durant ma vie terrestre, n'a pu m'offrir...

Encore aujourd'hui, je fais partie de ces pierres de silex mélangées aux colombages, de ce toit un peu étrange d'où s'élèvent ses tourelles lambrissées ornées de ses pignons arrogants. Je fais corps avec ses grandes fenêtres tournées obstinément vers les falaises que la mer caresse, lèche ou mord, selon la saison et son humeur.

Chez moi, le vent hurle souvent et s'engouffre dans les hautes cheminées en écho à ma solitude. Et les cris lancinants des mouettes et des corbeaux bercent à jamais mon âme inconsolable.

Cependant, si jadis, mon époux et les gens de la région baptisèrent ma demeure « La Hurlante », ce n'est ni à cause des intempéries et des oiseaux, non, je dois l'avouer, c'est à cause de moi....

Je suis morte depuis plus de cent ans maintenant, mais mon âme erre toujours entre les limbes et ma demeure, avec son immense jardin et ses vergers qui courent à perte de vue. Quelquefois, je m'égare jusqu'aux falaises qui longent ma propriété et là, j'écoute inlassablement le ressac de la mer et je joins mon souffle au gémissement du vent. Je traîne ma longue silhouette invisible au-dessus du vide survolant les rochers et le sable, indifférente à la morsure du froid,

incapable de sentir les embruns sur ma peau, ni les odeurs qui montent de la terre encore humide après les orages ou celle, mon Dieu, encore plus puissante, des fumées qui s'échappent des cheminées exultant leurs haleines poivrées nourries du bois de hêtre et de pommier!

Oui, je suis morte, je suis un esprit, un être désincarné qui erre, une âme en peine. Je souffre, je pleure, je gémis sans fin.

Je hurle même... quelquefois; mais personne ne m'entend maintenant. J'attends depuis des décennies celui ou celle qui me délivrera de mes terribles secrets afin que je puisse enfin me reposer en paix.

Qui viendra à mon secours ?

Qui m'écouterait raconter mon histoire afin que je puisse expier mes fautes et peut-être sauver mon âme?

Qui viendra, ici même, habiter « La Hurlante » et l'aimer comme je l'ai aimée !

Que cet être humain vienne au plus vite, mais, mon Dieu, qu'il soit assez fort !

Qu'il se méfie..., car la tentation de possession germe toujours en moi.

Je supplie la providence! J'ai trop attendu, que cet être me décharge de mon fardeau que je nommerais le regret ou peut-être le remords!

QU'IL VIENNE, QUE JE LUI RACONTE... VIENS.

De nos jours.

Les grilles étaient grandes ouvertes, l'invitant à remonter le sentier bordé d'hortensias centenaires, égarés parmi les massifs de lauriers et de buis en friche. Leur parfum entêtant s'infiltrait à travers la vitre entrouverte de la voiture et lui donnait légèrement le tournis. La jeune conductrice sourit et ralentit, remonta le chemin qui débouchait à l'entrée de la maison. « Sa maison », grande et fière, dont les tourelles et le mélange de silex et de colombage offraient un mariage d'architecture balançant entre le style gothique et normand, ce qui lui valait un cachet à la fois étrange et original. La jeune femme aperçut le camion de déménagement transportant leurs meubles garé devant le perron. La citadine grise métallisée de Thomas était également rangée dans la cour.

Un va-et-vient d'hommes en combinaison bleue s'activaient à décharger les caisses. Elle soupira, elle n'en revenait toujours pas ! Cette magnifique demeure leur appartenait. Tout s'était passé si vite...

D'abord, il y avait eu cette balade en amoureux avec Thomas, son mari, qui depuis des mois exauçait ses moindres désirs pour lui rendre le sourire car, après la disparition tragique de ses parents dans un accident de voiture, elle souffrit, à l'époque, d'une dépression qui emprisonnait son esprit et ses sentiments. Pendant des mois, elle avait lutté avec courage contre la maladie qui rongait son âme, son plaisir de vivre et son inspiration. Elle travaillait pour un journal local où elle écrivait des articles aux thèmes originaux et conjointement menait une carrière

d'écrivaine. Elle avait publié deux contes pour enfants avec succès, ce qui lui avait valu un « premier prix jeunesse ».

Mais elle rêvait d'écrire un vrai roman et la mort de ses parents suivie de sa maladie anéantirent ses projets. Cependant, chaque jour passé était un pas de plus vers la guérison ; ce dimanche de mars, Thomas assista avec stupeur et bonheur à la résurrection de sa compagne quand tous les deux le nez au vent découvrirent, après avoir longé les falaises de St-Jouin-Bruneval surplombant la mer, une superbe maison au style étrange, mélange de tradition et de style gothique qui possédait une tournure hallucinante mimanoir, mi-château, effaçant de leur mémoire toute demeure, si belle fut-elle, vue jusqu'alors.

Il fallut qu'ils contournent la route pour y avoir accès. Par un curieux effet d'optique la maison donnait l'impression de se situer près du bord de la falaise. En vérité, elle était assez loin de la côte, mais assez proche cependant pour entendre les rugissements de la mer en contrebas.

La villa avait un tel cachet qu'ils étaient restés silencieux quelques secondes. Thomas s'était tourné machinalement vers elle, l'œil interrogatif pour savoir ce qu'elle en pensait ; il surprit sur le visage de sa compagne une expression qu'il n'avait plus découverte depuis six mois : la passion ! Élément moteur qui composait sa personnalité d'avant le drame. Laure avait toujours été du genre « Le Chevalier qui sauve la veuve et l'orphelin ».

Transfigurée, elle s'exclama sous le ton de la plaisanterie :

— Mon petit lapin, nous avons enfin trouvé notre terrier !

Thomas, un peu perplexe, se gratta la tête se disant que cette baraque était immense et valait certainement la peau

des fesses! Cependant, pour ne pas éteindre cette nouvelle lumière irradiant le visage bien aimé, il avançâ prudemment :

— Moi je veux bien ma puce mais ce petit bijou doit peser lourd, non ?

Celle-ci rétorqua :

— Nous allons le savoir très vite....

Et elle nota avec dextérité le nom de l'agence et le numéro de téléphone inscrits en grandes lettres sur le panneau de bois qui, bercé par le vent, grinçait discrètement.

Ils restèrent longtemps derrière les grilles fermées à contempler la maison. Elle, surtout, doigts crispés sur les barreaux, demeurait les yeux fixés vers les fenêtres aveugles comme si son regard était happé par le vide.

Au bout d'un moment, Thomas la secoua gentiment pour donner le signe de départ.

Elle se tourna vers lui en murmurant :

— J'ai l'impression que cette maison m'attend pour revenir à la vie, pour elle comme pour moi.....

Thomas soupira et la serra plus fort contre lui sans prononcer un mot. Lui aussi, regard rivé sur les volets clos, ne désirait que le bonheur de Laure. Perdu dans ses pensées, il serra la grille à son tour quand il effleura quelque chose de duveteux, il retira sa main instinctivement et découvrit avec effroi une énorme araignée qui, pendant un battement de cil dressa vers lui deux grandes pattes fines comme un geste de défi avant de s'engouffrer dans une brèche. Gardant pour lui l'impression désagréable de ce toucher, il préféra se taire. Silencieusement, ils prirent le chemin du retour. Thomas ne put s'empêcher de se retourner fugacement pour contempler une dernière fois la grande demeure si convoitée par sa femme.

Tout alla très vite. La grande propriété, abandonnée depuis plus de quarante ans, était assez délabrée à l'intérieur, ce qui réduisit considérablement le prix. Même avec les travaux de réfection, l'ensemble restait raisonnable et Thomas avait cédé, non sans quelque réticence. Une impression de malaise persistait au fond de lui sans qu'il en connaisse la raison ce qui le perturbait énormément car c'était ordinairement un garçon au sens pratique de tempérament cartésien qui ne s'embarrassait pas l'esprit avec tout ce qui touchait au domaine surnaturel. Mais le bonheur de sa compagne balaya ses appréhensions. Après tout, capitula-t-il, c'était l'héritage de ses parents et Laure n'y voyait-elle pas un signe de l'au-delà ? Un cadeau que ses chers disparus lui envoyaient de là-haut ?

Thomas ne pouvait pas lui refuser cette maison après tous ces mois passés où il avait assisté, impuissant, à son désespoir ; son chagrin l'avait dévorée un peu plus chaque jour. Après tout, elle devait avoir raison, c'était une chance pour eux de posséder cette grande baraque dominant terre et mer à la fois ! Une chance de tout recommencer à zéro !

L'acte d'achat fut signé fin mars et les travaux purent commencer en avril. Le plus gros de la réfection fut réalisé par les artisans du cru mais, pour le reste, le couple comptait bien sur leurs amis pour réaliser des prouesses ! Et chacun plantera sa tente dans la cour durant les week-ends. Si tout marchait comme sur des roulettes, en juillet, il ne resterait que quelques aménagements que Thomas terminerait pendant ses vacances et du nettoyage pour Laure. Elle avait posé un congé sans solde de trois mois afin d'avoir le temps de s'installer et, surtout, d'écrire « son roman ». À peine avait-elle franchi le seuil de la vieille maison qu'elle avait ressenti au creux de l'estomac cette excitation, cet étrange

fourmillement dans les doigts que l'on nomme « inspiration ».

Thomas avait soutenu son projet de réaliser son œuvre et puis, trois mois au bon air marin lui feraient le plus grand bien, après toutes les épreuves qu'elle avait subies.

Ce jour de mai, elle descendit vivement de sa petite voiture, cœur palpitant, pour rejoindre Thomas et les déménageurs qui déposaient dans le grand hall et un peu partout dans les pièces du rez-de-chaussée meubles et innombrables cartons. Comment avaient-ils pu accumuler tant de choses en si peu de vie commune ?

D'un coup d'œil rapide, elle repéra le carton de son ordinateur et apostropha un grand gaillard, les cheveux coupés en brosse :

— Ah monsieur, vous pouvez me mettre ce carton de côté s'il vous plaît ? Je ne veux pas le perdre de vue... dans tout ce fouillis...

L'homme lui lança un regard surpris et déposa le carton à ses pieds. Encore une excentrique qui croit que les ordinateurs s'envolent ! pensa-t-il en s'éloignant.

Laure caressa le gros carton. Une envie terrible d'écrire monta en elle ; elle se sentait tellement bien, heureuse ! Mais heureuse ! Elle s'assit sur un tabouret qui traînait et promena un regard satisfait autour d'elle. Les hommes s'affairaient, se bouscullaient, certains lançaient des jurons. Elle aperçut Thomas qui, dehors, donnait des directives aux gars. Elle se sentit comme un voyageur qui, après des années, revient chez lui. De loin son jeune mari lui lança un baiser, elle lui répondit avec un geste gracieux. C'était si bon de se sentir à nouveau vivante !

Catherine

Dans l'embrasure de la fenêtre, une jeune fille brune fixait un point au-delà de l'horizon. Laure, assistant à la scène projetée dans le temps, apercevait son profil, le nez aquilin et le menton pointu lui donnaient un aspect sévère. Le type de vêtements qu'elle portait, une longue jupe tombant sur les chevilles et la taille prise dans un corset, laissait supposer qu'elle vivait dans la deuxième partie des années 1800.

La jeune personne soupira profondément en s'exclamant d'une voix claire et forte :

— Quel ennui ! Mais quel ennui ! se lamenta-t-elle en se tournant vivement vers ses deux compagnes.

Les deux autres filles, assises autour d'une petite table ronde recouverte d'une jolie nappe blanche, cousaient sagement sans broncher, la tête penchée sur leur ouvrage — Laure crut deviner qu'elles ourlaient des draps. La brunette, n'obtenant aucun écho à ses lamentations, s'exclama d'une voix théâtrale pour forcer l'attention des deux autres.

— Et vous, quelle belle paire de poules mouillées vous faites ! A coudre toute la sainte journée comme des nonnes penchées sur leurs missels alors que dehors le temps est superbe ! Nous pourrions pique-niquer sur la plage par exemple ! Père est absent, il n'en saura rien !

Sa voix s'adoucit brusquement se faisant presque suppliante.

— Nous pourrions même nous baigner... L'eau doit être délicieuse...

— Nous baigner ? l'interrompit une des jeunes filles

aussi blonde que l'autre était brune, mais tu perds la raison Catherine ! Déjà envisager un pique-nique alors que nous avons ces draps à ourler... alors se baigner, brrr, j'en frémis d'avance. Tu sembles oublier que nous avons promis à notre père que nous resterions pendant son absence toute la journée à coudre.

La plus jeune des trois ajouta d'une voix flûtée :

— Tu devrais nous rejoindre Catherine, cela ne sert à rien de te morfondre, il faut ourler et broder ces draps. Après tout, c'est pour nous que nous travaillons, c'est notre trousseau, n'est-ce pas Jeanne ?

Jeanne, la plus jolie du trio, acquiesça souriant avec douceur à sa jeune sœur qui semblait bien menue et pâlotte pour son âge.

Catherine, la jeune insurgée, leur lança un regard dur et moqueur.

— Bien sûr sœurs, ricana-t-elle en mimant la petite dernière, vous êtes tellement parfaites ! C'est si utile et amusant de coudre durant des heures ces draps rugueux qui vous blessent les doigts.

Reprenant sa voix, elle cria presque :

— Enfermées toute la sainte journée dans ce salon aussi sinistre que la figure de la vieille Berthe !

Jeanne, la blonde, mit son doigt sur sa bouche, en roulant des yeux effrayés.

— Chuuut Catherine ! Berthe pourrait t'entendre et répéter tes moqueries à notre père et tu seras encore punie...

La plus jeune ajouta d'une voix sinistre :

— Et nous avec toi comme toujours !

Jeanne mit en garde la rebelle :

— Tu sais Catherine, tu devrais cesser de provoquer l'autorité de Père et de désobéir à la moindre occasion. Tu es censée nous donner l'exemple en tant qu'aînée de la

famille.

Catherine secoua la tête. Ses yeux gris étincelaient de colère ; elle coupa sèchement la parole de sa cadette :

— Suffit vous deux ! Moi je ne reste pas plus d'une seconde dans cette pièce ! Si cela vous chante, faites de la broderie à l'étouffée mais très peu pour moi, je vais respirer l'air du large !

Et joignant le geste à la parole, elle ouvrit la fenêtre, enjamba le rebord puis se tournant vers sa petite sœur qui la contemplait, l'air hésitant, elle l'invita :

— Alors moucheron ! Tu me suis ? piaffa-t-elle.

Mais la petite secoua la tête. Catherine renifla :

— Tu es aussi dégonflée que Jeanne, tant pis pour toi !

Elle pointa un index menaçant vers les deux visages consternés.

— Gare à vous deux ! Si Père apprend quoi que ce soit ! Hein ?

Et, sautant avec légèreté, elle disparut de leur vue.

Laure, qui dans son sommeil assistait à la scène, se dit que cette jeune personne serait à l'aise dans la société actuelle... Elle se réveilla brusquement, réalisant qu'elle avait rêvé.

De nos jours.

Ce matin-là, devant son café, Thomas trouva Laure bien silencieuse. Se méprenant sur son état d'âme, il n'osa interrompre sa rêverie, craignant une rechute. Il avala son café noir, sans détacher d'elle un regard de mère poule. Se sentant observée, elle revint soudain à la réalité, tourna ses yeux clairs vers lui et lui fit une petite grimace malicieuse. Rasséréné, il inspira et se sentit mieux en un instant.

Cependant, quelques minutes plus tard, dans sa voiture, prêt à démarrer, il jeta un dernier coup d'œil vers leur maison et ressentit toujours au creux de l'estomac ce désagréable petit pincement. Il soupira et pensa qu'avec le temps il s'habituerait. Citadin de cœur, c'était probablement le fait d'être isolé à la campagne loin de toute habitation et la proximité de la mer qui le rendaient nerveux.



Après le départ de Thomas, Laure, toujours préoccupée par son rêve, expédia sa toilette sans se préoccuper des tâches ménagères et se dirigea rapidement vers la pièce du deuxième qui lui servait de bureau. Elle l'avait choisie pour la luminosité particulière et la vue imprenable sur les falaises que l'on découvrait, à perte de vue. On pouvait même entendre le ressac de la mer, si le vent soufflait de l'ouest.

Elle ouvrit grand la fenêtre et respira l'air salin qui lui parvint du large. Le ciel était dégagé, l'air un peu frais mais les rayons bienfaisants du soleil inondaient le bureau. Elle

aimait ce temps d'été, tempéré. Etant de nature anxieuse, elle supportait assez mal les périodes caniculaires.

Elle observa son ordinateur posé sur la table de travail qui semblait l'inviter à taper sur son clavier. Son rêve, toujours aussi omniprésent dans la tête, elle s'assit, alluma son PC, cliqua sur le logiciel de traitement de texte qui afficha sa page vierge et subitement, sans hésitation, commença à décrire la scène de son rêve. Quand elle eut terminé, elle murmura :

— Oui, Catherine, mon héroïne va s'appeler ainsi... Catherine..., répéta-t-elle lentement.

Une idée commença à germer dans son esprit devenu fiévreux. N'avait-elle pas retrouvé il y a environ un mois pendant leur grand nettoyage de la maison, dans l'immense grenier parmi des tas de vieilleries, une caisse de vieux livres poussiéreux, à demi rongés par les souris ? Et parmi ces classiques pour la plupart comme Victor Hugo, Baudelaire, Maupassant ou Zola, elle avait ouvert un de ces ouvrages ; c'était un exemplaire des *Fleurs du mal* de Charles Baudelaire et, sur la première page jaunie, elle avait déchiffré C de St Fiacre 1871.

Elle fixa l'écran quelques secondes, le geste en suspens :

— Oui, Catherine de St Fiacre, c'est chic, cela sonne bien.

Elle sourit. Son héroïne s'appellera ainsi... Et elle continua à taper sur les touches avec l'impression que cette Catherine lui soufflait les mots.

La fenêtre grande ouverte retenait les parfums grisants du jasmin grimpant et celle de l'herbe chaude. Les rayons de soleil filtrant à-travers les vitraux multicolores éclaboussaient la pièce de taches vives et dansantes. Le rideau, léger et blanc comme un voile de mariée, frissonna

avec douceur tandis que la longue silhouette translucide de Catherine de St Fiacre effleurait la mousseline. L'apparition fixa le dos de la jeune femme. C'était encore une jeune fille qui semblait si fragile, si vulnérable ! Et qui tapait si vite le clavier de cet engin de ces longs doigts nerveux !

Cette jeune écrivaine était un cadeau du ciel ! Depuis près de cent cinquante ans, elle attendait de confier sa misérable existence en espérant ainsi expier ses fautes. Son vœu était-il prêt à se réaliser ?

Cette jeune humaine aux yeux clairs était douée à son insu de pouvoirs de médiumnité. Cette fille pouvait l'aider à briser ses chaînes invisibles qui la retenaient dans l'enceinte de sa demeure que, jadis, elle avait tant aimée et qui, maintenant, avec le temps s'était transformée en prison. Elle ressemblait à ce papillon de nuit qui se cogne inexorablement contre les murs, fuyant le jour...

Pour la première fois, depuis plus d'un siècle, un semblant de sourire se projeta sur le visage spectral de Catherine de St Fiacre. Attirée par l'énergie terrestre de Laure, elle s'approcha le plus près possible, se pencha vers elle, puis posa ses longues mains translucides sur les siennes qui s'agitaient avec dextérité sur les touches de l'ordinateur. Elle l'imagina à son époque, pianotant dans le grand salon devant son père et ses sœurs et sa mémoire intacte ressuscita un autre personnage qui, il y a bien longtemps, jouait à merveille du violon ! Rien que pour elle... A cette pensée, ses doigts se crispèrent sur les mains fines de sa future narratrice.

Laure ressentit un froid glacial du poignet jusqu'aux bouts des ongles. Elle ôta brusquement ses doigts du clavier. Catherine retira ses mains aussitôt. Il ne fallait pas aller trop vite et l'effrayer, du moins pour le moment. Juste inspirer à cet être de chair et de sang sa propre existence.

Elle lui soufflerait ce qu'elle voudrait qu'elle tape.....
SA VIE. LA VIE DE CATHERINE DE ST FIACRE DITE LA
HURLANTE, surnom qu'Hubert, son époux, avait jadis
donné à leur demeure. Et pour cause...

Catherine.

— Catherine ! Catherine ! Attends-moi !

Blanche, munie de fines chaussures se tordait les pieds sur les galets. Catherine, le dos tourné, ses bottines à la main, contemplait l'immensité de la mer, pieds nus dans le sable.

Maussade, elle se retourna vers la pleurnicheuse qui poussait des petits cris effrayés en marchant précautionneusement sur les rochers. Imperturbable, l'aînée suivait des yeux la cadette d'un regard ironique dont la teinte gris vert rappelait la couleur des vagues qui venaient mourir à ses pieds.

Soudain, Blanche trébucha, se ressaisit et s'élança vers son aînée, la bouche tremblante, prête à sangloter à la moindre réflexion de sa sœur ; celle-ci, ne manqua pas de lui souffler son mépris :

— Quelle poule mouillée...

La fillette stoppa son geste. De grosses larmes déjà noyaient ses yeux couleur myosotis et coulèrent sur ses joues pâles. Haletante, elle laissa libre cours à son chagrin et sa colère.

— Et toi ! Quelle mauvaise bête tu es....réussit-elle à articuler. Tu m'as abandonnée, seule sur la falaise. Je te cherche depuis une heure et je croyais même qu'il t'était arrivé malheur et tu me....hoqueta-t-elle, puis elle se tut devant le regard d'acier qui la jugeait froidement.

— Silence petite peste ! Tu vois bien je suis là, non ? Remontons veux-tu ?

Agacée par les perpétuelles jérémiades de la plus jeune

de la fratrie elle ajouta de fort mauvaise humeur :

— Après tout, je ne suis pas ta bonne d'enfant ! Et pourquoi, grands dieux, tu es toujours derrière mes basques ? Ne préférerais-tu pas, il y a encore si peu de temps, la compagnie de Jeanne ?

Tout en parlant, Catherine tira de sa poche un mouchoir en batiste brodé et s'asseyant sur un gros rocher ôta le sable malencontreux avant d'enfiler pieds nus ses chaussures. Blanche, comme hypnotisée fixait la scène et cessa brusquement de pleurer. Sa sœur faisait continuellement des choses peu convenables pour une jeune fille. Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle soit toujours célibataire... Leur père avait bien raison de lui reprocher ses manières de palefrenier. La gamine s'appliqua à fixer le plus sévèrement possible les bas qui ressortaient de la poche de son aînée afin de lui faire comprendre sa désapprobation sur son attitude. Mais celle-ci, d'un air dégagé, secoua sa longue jupe, enfonça un peu plus dans sa poche les indésirables et se mit en route. Au bout de quelques instants, Catherine se retourna vers la boudeuse qui traînait volontairement.

— Dis-moi, à ce propos, où est Jeanne ?

Blanche se sentit tout à coup gonflée d'importance. Elle savait un secret que Catherine ignorait. Oubliant ses ressentiments envers sa sœur, elle prit un air très sérieux en serrant les lèvres tout en fixant un point imaginaire à l'horizon. Catherine, vive comme l'éclair, devina un coup fourré et agacée lui appliqua une claque sur la tête.

— Dis donc, tête de mule ! Réponds-moi quand je te pose une question, où est Jeanne ?

Les bonnes résolutions de Blanche fondirent comme neige au soleil. C'était plus fort que tout, elle craignait trop les sautes d'humeur de sa grande sœur. Avec réticence, elle avoua, en montrant d'un doigt hésitant, le chemin face à

elles qui serpentait en coupant la falaise.

— Elle est par là... un peu plus loin... près du calvaire des Suppliciés...

Elle baissa la voix :

— Avec un jeune monsieur..., enfin je crois..., elle parle...

Catherine arrêta sa course brusquement. En deux enjambées elle s'était rapprochée dangereusement de la plus jeune la dominant de toute sa hauteur. Blanche se dit qu'elle n'avait jamais remarqué combien sa sœur était si grande, mais, malgré la crainte que lui inspirait le tyran elle la défia de son regard bleu d'azur et se tut. Elle en avait déjà trop dit. La voix de Catherine domina les cris lancinants des mouettes qui tournaient dans le ciel au-dessus de leurs têtes. L'avidité de savoir modifiait son timbre vers l'aigu.

— Elle parle avec un monsieur, dis-tu ? Mais grand Dieu... quel monsieur ?

Elle saisit brutalement le bras de Blanche.

— Vas-tu finir avec tes airs de Sainte Nitouche ? Tu parles vermisseau ou te faut-il une vraie taloche ?

Blanche n'étant pas de nature téméraire trahit le secret de Jeanne avec un peu trop de hâte.

— Le monsieur en question, c'est Hubert de St Fiacre, ils se voient depuis quelques semaines et, moi si tu veux savoir, je les chaperonne afin qu'il n'y ait pas de malentendus car les mauvaises langues vont bon train dans le pays...

Blanche la regarda par en dessous pour guetter sa réaction ; mais celle-ci, très intriguée de savoir que sa cadette empruntée comme elle l'était, s'était déniché un prétendant, continua son interrogatoire les yeux étrécis par la curiosité :

— Et, bien entendu, père est au courant ?

L'adolescente, les yeux affolés, s'écria :

— Doux Jésus ! Bien sûr que non !

Elle ajouta précipitamment :

— Ne lui dis rien, Catherine ! Il pourrait être contrarié de l'apprendre de ta bouche et non de Jeanne. Ce Monsieur de St Fiacre est quelqu'un de bien, même de très bonne condition, il est très riche ! Et...

— Un homme de bien !! Écoutez la parler comme une rombière alors que le lait lui sort encore par le nez ! ricana Catherine qui la poussa d'une bourrade.

— File devant moi ! Et montre-moi plutôt le chemin qui mène à nos deux tourtereaux.

La loyauté envers Jeanne redonna du courage à la fillette. Elle refusa d'un coup de tête catégorique. Catherine, prestement, lui tordit le bras sans ménagement en articulant d'une voix tranquille :

— Je t'ai dit, montre-moi le chemin...

Blanche poussa un cri de douleur en opinant de la tête. Résignée comme d'habitude, elle précéda sa sœur qui la suivit silencieusement. Elles atteignirent le sommet de la falaise et s'engagèrent sur un petit chemin tortueux, bordé de ronces, qui déboucha sur une route plus fréquentée. En s'éloignant de la côte, on retrouvait les vallons verdoyants et les plaines qui s'étendaient sans fin.

C'était l'époque où le blé mûrissait sous le soleil de juillet. Bientôt ce seraient les moissons. Blanche fit une petite pause, elle était désappointée, elle avait espéré croiser Jeanne toute seule, sur le chemin du retour, mais la silhouette de l'amoureuse n'était pas en vue. Bras croisés, Catherine l'attendait au milieu du chemin, une lueur moqueuse au fond de ses prunelles grises.

— Alors paresseuse ! En route....

Blanche, de mauvais cœur, reprit sa place devant elle pour la guider. Son teint avait rosé, elle ne voulait surtout

pas que Catherine rencontre les deux jeunes gens. Elle était si... elle ne pouvait pas expliquer la méfiance qu'elle éprouvait envers son aînée mais son instinct lui criait gare. Elle décida de prendre des chemins qui les rallongeraient mais c'était mal connaître le sens d'orientation du tyran qui s'exclama alors qu'elles abordaient le carrefour « des quatre voyageurs » :

— Mais..., nous sommes à deux pas de la ferme des Tetrel! Et fixant la nuque raide de sa petite sœur, elle siffla derrière elle.

— Petite rouée, tu crois me berner, hein ? Attends, je vais t'administrer la correction de ta vie !

Blanche fut sauvée in extremis par l'arrivée de Jeanne et de son compagnon de route qu'elle crochait gracieusement. Ils descendaient tous deux le petit chemin que Blanche avait refusé de prendre volontairement. La surprise passée, Jeanne toute rouge chercha du regard une explication dans les yeux fuyants de la benjamine. Embarrassée et contrainte, elle fit les présentations.

— En voilà une surprise !

Se tournant vers son galant elle bafouilla quelques mots.

— Je vous présente ma sœur aînée, Catherine...

— Catherine, je te présente Monsieur de Saint Fiacre..., un voisin.

Catherine, qui dévisageait l'amoureux de sa sœur, le trouva vieux et peu séduisant. En réalité, il n'avait que vingt-neuf ans mais sa stature robuste, son teint fleuri et ses moustaches châtain roux le vieillissaient. Elle plaqua un sourire poli de circonstance mais resta froide et distante pendant qu'il la saluait galamment.

— Monsieur..., répondit-elle en courbant légèrement la tête.

Un sourire furtif et moqueur brilla dans les yeux pâles

de l'homme. L'air pimbêche de la mijaurée semblait l'amuser.

Sûr de lui, en homme d'expérience que la vie avait largement gâté, il les invita dans sa demeure, à deux pas de là, pour prendre un rafraîchissement. Catherine voulait refuser, mais son tempérament calculateur l'emporta. Le nom des de Saint Fiacre était bien connu dans le canton pour leur richesse et leurs biens mais n'ayant ni dot ni beauté spectaculaire Catherine s'en était toujours moqué, par contre si cette oie blanche pouvait l'épouser, leur situation familiale en serait amplement améliorée.

Cédant au regard suppliant de Jeanne elle fit de la tête un petit signe de consentement et les trois jeunes filles emboîtèrent le pas d'Hubert de St Fiacre.

Jeanne n'osait reprendre le bras du jeune homme mais celui-ci fit une pause et lui offrit le sien. Le petit groupe s'engagea vers un chemin touffu, bordé de chênes et de hêtres. Jeanne et Hubert étaient en tête, ils se parlaient à voix basse, ce qui agaçait considérablement Catherine qui détestait de ne pas être le centre d'intérêt. Elle serrait très fort la main de Blanche qui tentait d'échapper à son étreinte. Dotée d'une forte intuition, Catherine devinait, chez cet Hubert, un caractère sanguin et coléreux que ses bonnes manières voilaient à peine.

Ils traversèrent une sorte de clairière et là, légèrement en hauteur, à quelques mètres des falaises, surplombant la mer et les terres de fermage, la demeure des de Saint Fiacre se dressa à l'horizon.

À l'unisson, les quatre personnages tournèrent la tête vers la grande propriété. La fierté brillait dans les yeux bleutés d'Hubert de St Fiacre, l'admiration se reflétait au fond des regards clairs de Jeanne et de Blanche... Personne ne prit garde à l'étrange étincelle qui s'alluma furtivement dans l'eau grise des prunelles de Catherine

À partir de cet instant, elle n'eut qu'un seul désir : *obtenir* cette demeure, et devenir, elle,... *LA MAITRESSE DES LIEUX*.

Dans les années 1870, les filles devaient être impérativement mariées avant vingt-cinq ans et, surtout, ne pas porter le chapeau de Ste Catherine qui les couvrirait de honte. Mais Catherine, à vingt-trois ans passés, semblait bien être destinée à rester vieille fille car, à sa dot plutôt maigre s'ajoutait un caractère revêche et excentrique. Irascible et insolente au grand dam de son père, elle avait fait fuir jusqu'à ce jour les prétendants du canton. Et sans prétendants, elle causait bien des nuits blanches au père de famille, de plus en plus soucieux au fil du temps, pensant à l'avenir de son aînée !

Mais Léon Revel n'aurait jamais imaginé que sa fille, au tempérament si froid, puisse tomber sous le charme d'une grande maison aux allures d'un château de contes de fées, flanquée de ses deux tourelles d'un autre âge.

Elle se prit à rêver :

Si cette maison m'appartenait, je me sentirais la maîtresse du monde..... Puis, revenant à la réalité, elle posa son regard sur le visage souriant et détendu de Jeanne qu'elle trouva niaise et sur celui de son compagnon qu'elle trouva vaniteux et laid avec ses yeux légèrement globuleux.

Ecœurée, elle les trouva pitoyables. Certes, ces deux-là ne méritaient pas de vivre entre ces pierres dorées par la lumière d'été qui se dressaient fièrement face à eux.

Concernant le propriétaire, pensa Catherine, elle ne pouvait malheureusement rien changer, mais pour la maîtresse des lieux, c'était une autre histoire...

Ils grimpèrent le sentier bordé d'hortensias bleus et roses et de massifs de buis. La sombre parure des haies donnait une impression de fraîcheur aux visiteurs les invitant au repos. A peine étaient-ils rentrés dans l'enceinte de la cour qu'une jeune domestique, coiffée d'un bonnet d'une blancheur presque aveuglante, accourut au-devant d'eux. La fille était flanquée de trois chiens de chasse, des épagneuls braques au pelage roux et blanc qui, joyeusement, jappèrent autour de leur maître. Celui-ci remit à la soubrette, canne et chapeau d'un geste distrait, rappela à l'ordre d'une voix brève les chiens, puis invita les trois demoiselles à monter le perron.

Il s'adressa familièrement à la jeune servante :

— Ernestine, sers-nous quelques boissons fraîches dans le petit salon, veux-tu ?

Il se tourna vers Jeanne :

— C'est une des pièces la plus fraîche, l'été...

Quand une petite heure plus tard, elles prirent congé de leur hôte et repartirent à pied vers la maison paternelle, les deux aînées par discrétion avaient refusé, d'une même voix, le retour en voiture à cheval que leur avait proposé galamment le jeune homme. Au bout de quelques secondes de marche, l'expression étrange sur le visage de Catherine intrigua les deux complices qui redoutaient sa médisance et ses âpres propos. Mais le retour fut silencieux, sans commentaire. Blanche glissa sa main dans celle de Jeanne et, cherchant son regard, lui fit une petite moue moqueuse à

l'adresse de l'aînée qui marchait à leurs côtés sans un mot, un vague sourire au coin des lèvres. Au bout d'un moment, l'adolescente se demanda s'il fallait vraiment se réjouir de l'expression béate qu'elle lisait sur le visage de l'aînée...

A partir de ce jour-là, Catherine travailla dans l'ombre, à l'image de l'araignée tissant sa toile, avec patience et habilité.

Le soir même de leur retour de chez Hubert de St Fiacre, elle s'était juré d'épouser, quoiqu'il arrive, ce grand rustre. Sa sœur ne méritait pas de vivre entre les murs de cette magnifique demeure et de profiter de cette situation. Elle seule avait l'envergure pour pouvoir diriger cette propriété, elle le sentait au plus profond de son être. Cette petite dinde n'aurait jamais l'étoffe de devenir une vraie de St Fiacre, comme certainement la lignée n'en avait jamais possédée !

Elle se prit à rêver ainsi durant des heures devant sa fenêtre grande ouverte, pendant ces nuits chaudes d'été. Mais le temps passait, il fallait faire vite, ce seraient bientôt les moissons...

Léon Revel, leur père, était un terrien à demi-ruiné. Veuf depuis douze longues années, il survivait tout juste grâce à quelques troupeaux et fermages qui lui restaient de la dot de sa femme. Mais pour combien de temps ? Ses dettes étaient tellement nombreuses qu'avant la fin de l'année il serait obligé de vendre le peu de biens qu'il possédait.

Ce qui désolait le pauvre homme c'était que ses filles n'auraient pas de dot. Et, sans dot, c'était beaucoup plus difficile de leur trouver un bon parti. Il aurait tellement désiré marier ses deux aînées dans le courant de l'année. A vrai dire, l'avenir de Jeanne, sa cadette le préoccupait moins. C'était une jeune fille de vingt ans, jolie comme un cœur, blonde et avenante au caractère docile. Mais pour les

deux autres... La dernière n'était qu'une enfant. Elle avait tous justes quinze ans mais sa santé était fragile comme sa mère, la pauvre Emilienne. Quant à l'aînée... Seigneur, il cherchait encore quelle offense sa pauvre défunte et lui-même avaient pu causer au Bon Dieu pour avoir engendré une telle créature sauvage !

Malgré son bon sens de normand, il ne pouvait effacer ce mauvais souvenir de sa mémoire lorsque son épouse la portait encore dans son ventre. D'après le témoignage de la pauvre Emilienne, tout au début de sa grossesse alors qu'elle revenait gaiement à pied du marché, une sorte de bohémienne sortant de nulle part, moitié mendiante, moitié sorcière, lui barra la route. Elle lui demanda l'aumône en échange de lui lire l'avenir. Son épouse était une femme prudente et craintive, elle n'osa pas refuser.

Après avoir empoché la pièce, la vieille lui saisit sa main tremblante et poussa un petit cri strident :

— Ma pauvre enfant ! Votre destinée est bien... bouleversée ! Mais ce n'est rien à côté de la venue de votre future progéniture ! Que de malheurs sèmera celle que vous portez dans vos entrailles ! Quant aux autres à venir, elles devront subir et encore subir l'emprise de l'aînée.

Elle avait froncé son nez crochu :

— Une sera bafouée quant à l'autre... Oh ! Oh ! La malheureuse enfant... s'écria la vieille.

La future maman arracha sa main de celle de la romanichelle. Elle était blême et tremblait encore plus fort.

— Laissez-moi en paix, méchante femme, et passez votre chemin ou..., je vous préviens, j'appelle à l'aide. Les gens d'ici me connaissent bien....

La bonne femme n'insista pas ; elle mordit la pièce donnée et en marmonnant continua son chemin.

A son retour, quand elle lui rapporta le récit, il lui fallut